

## PEINTURE RELIGIEUSE

Le goût de la couleur semble inné aux Tibétains. Les murs sont ornés de fresques, les tables basses sont un chatouement de couleurs sur les tapis bigarrés. Dans les principales salles des couvents, les moindres recoins sont décorés. Les statues, en général faites de boue ou de glaise, sont peintes de la tête aux pieds, habillées de brocart et garnies de rubis, de turquoises et d'opales en guise d'yeux, de diamants ou d'ongles.

La plupart des peintres sont moines, et leurs sujets sont religieux. Tout l'art de la peinture est lié au bouddhisme des lama. Le choix du matériel, le temps favorable pour entreprendre l'œuvre, le style des sujets et les proportions des éléments, tout est fixé par les livres sacrés ou les canons de la tradition ; et les artisans se plient fidèlement à ces règles. La valeur religieuse des œuvres est telle que la plupart, dûment consacrées, sont considérées comme matériellement saintes ; et le peuple attribue aux plus fameuses une origine miraculeuse : elles se sont créées d'elles-mêmes, ou sont tombées du ciel.

Rarement originales, les compositions peuvent souvent atteindre, néanmoins, à une réelle valeur artistique par la fermeté du trait et le jeu des teintes. Le style est en général d'inspiration chinoise par sa sobriété, par l'allure générale

des têtes et par l'importance donnée à la nature : nuages, eau, arbres. Mais la stylisation chinoise a été appliquée à des sujets indiens. Pour les comprendre, il faut connaître les thèmes bouddhiques, le panthéon qui s'est édifié sur la morale du Buddha, et les rites magiques qui ont fleuri dans le monde hindou. Certains procédés techniques ont même franchi l'Himalaya : ainsi l'œil est rendu rêveur par un procédé classique de la statuaire indienne, avec la paupière supérieure infléchie comme une jolie lèvre.

L'extrême sécheresse de la haute altitude rend très simple la technique de la fresque : il suffit d'appliquer la peinture même la plus ordinaire sur un badigeon de chaux. J'ai vu une grotte ouverte dont les parois sont couvertes de fresques à l'eau plus vieilles que mémoire d'homme, et la peinture n'en est dégradée qu'à un ou deux endroits. Les tableaux sont peints sur coton, parfois sur soie. Le tissu est cousu sur un cadre de bois et recouvert d'une fine couche d'amidon. La surface est polie avec un galet, tout simplement. Quelques lignes de construction : axes, diagonales, cercles, sont tracés avec une ficelle enduite de charbon de bois. Les silhouettes sont esquissées au fusain ou décalquées à travers une feuille de papier percée de trous d'épingles. La peinture se fait au poil, et exige des pinceaux aussi fins que souples : un peintre de mes amis soigne avec amour une vieille chèvre pour son poil incomparablement doux... Les couleurs, autrefois extraites des plantes et des rochers, sont maintenant importées en poudre de Chine ou d'Inde et mélangées à une glu très liquide.

Les lignes sont fermes, longues, donnant une grande importance aux contours. Des traits continus et souples dessinent les corps et les plis des habits, où on sent l'ampleur des gestes. Un mouvement à la fois large et impétueux s'exprime dans la cambrure des reins, dans le galbe des bras, dans les cheveux au vent.

Autour des sujets centraux, très peu d'accessoires. L'artiste sait renoncer au pittoresque et employer des surfaces vides pour mettre en valeur les sujets qu'il offre comme point de départ à la méditation. Pour créer l'équilibre pictural et spirituel à côté d'un monstre en furie, il lui a suffi, avec un sens artistique admirable, de peindre au bon endroit un piton de granit, symbole de la sagesse indestructible qui seule survivra aux démons et aux hommes.

Les couleurs sont vives, avec des contrastes violents. Mais leurs rapports sont heureux, jamais criards. C'est un chatolement de rouges, d'ors, de verts, de violets, lumineux et chauds, où les volumes sont suggérés par des lignes appuyées plutôt que par des jeux d'ombres. Cette façon ferme et rayonnante dans sa simplicité me rappelle étrangement la technique et l'effet de nos meilleurs vitraux.

... Harmonie de cette peinture avec les sommets blancs et ocres qui se détachent sur le ciel foncé, avec les lignes puissantes et sobres de l'Himalaya où l'artiste a passé sa vie et puisé son inspiration...

Le sujet le plus important auquel s'attache la peinture est la représentation du Cercle de la Vie. L'intention est de montrer l'horreur des réincarnations et renaissances de qui tient à la vie, et toutes les misères qui s'attachent à ce monde, par opposition à la somnolence béate du nirvana. Ce dogme central du bouddhisme est symbolisé par une roue maintenue entre les griffes et les dents du monstre « Gout-de-la-Vie ». Dans le moyeu de la roue sont peints une colombe, un serpent et un porc, signes de la passion, de la colère et de l'ignorance, les trois vices qui maintiennent le mouvement.

La roue est divisée en six secteurs, dont chacun représente un état de la vie du monde ; on y voit l'ennui des dieux dans leur paradis (prisonniers du cycle, les dieux aussi sont mor-

tels), la colère des demi-dieux qui essaient de grimper au paradis, la maladie et la vieillesse humaines, la peine des animaux, le supplice des Tantaes au gosier trop étroit et les horreurs des seize enfers. Par contraste avec ces entassements de corps tourmentés, le Buddha est assis à l'écart du cercle dont il est délivré ; il sourit et pointe du doigt le chemin du bonheur. C'est toute une leçon de théologie et de morale. C'est aussi une leçon de dessin pour qui veut scruter les recoins : les attitudes, les expressions de ces centaines de pauvres bougres sont notées avec un art qui sait donner à chacun un caractère particulier et suggérer admirablement les impressions. J'avouerai une préférence pour les enfers ! Les Tibétains ont innové dans le genre en ajoutant au gril toutes sortes d'étripailles et jusqu'aux supplices des pieds gelés et des engelures éternelles. Les trouvailles sont parfois cocasses : je ne puis réprimer un sourire chaque fois que je retrouve les grimaces et les contorsions des misérables sciés en long ou écrasés entre deux rochers et qui renaissent aussitôt pour recommencer. C'est l'art de Dubout pris au sérieux...

Les autres fresques et tableaux traitent le plus souvent des portraits individuels. A première vue, il semblerait que les bouddhistes (eux aussi !...) ont divisé leur horizon artistique et religieux en deux camps : celui des bons et celui des méchants, représentés par le type souriant et rêveur, et le type féroce et dangereux. Les illuminés apparaissent comme des princes assis sur des trônes de fleurs. Les figures sont jeunes et parfaitement régulières. Sous les draperies, les corps sont bien proportionnés et l'attitude générale en impose par son aisance. Les images sont belles et les artistes savent capter la sérénité que prêche leur foi. Les Buddha sont nimbés de lumière, et leurs traits eux-mêmes ont quelque chose d'indéfinissable et de lumineux dans leur simplicité.

Le contraste est complet avec les dieux furieux. Ces derniers sont gras, avec des membres musculeux et distordus,

avec d'énormes têtes, des yeux ronds et des nez écrasés, des bouches ricanantes d'où pointent de longues canines divergentes, et parfois des serpents dans les cheveux. Ils portent souvent l'épée et le trident, même un collier de crânes. Les teintes dominantes sont le rouge, le bleu-vert et l'indigo. Le genre peut nous paraître grotesque, mais son mouvement, son outrance même, prouvent le talent de l'artiste et la netteté de sa vision apocalyptique. C'est un vrai déchaînement de forces brutales que le peintre sait imaginer et représenter.

A y regarder de plus près, on s'aperçoit que la classification des divinités en bénignes et violentes n'est pas telle qu'on l'attendait. Il n'y a pas de division entre êtres bénéfiques et maléfiques pour l'homme. Les attributs se retrouvent semblables chez tous : colliers de bijoux, sceptres et autres symboles très bouddhiques. De fait, ces êtres sont tous des champions du bouddhisme et des protecteurs des bouddhistes. Si nombre d'entre eux sont terribles, c'est pour s'opposer par la force aux ennemis des fidèles : puissances hindoues, dieux turcs et mongols, et même démons attachés aux montagnes de l'Himalaya et à la terre du Tibet. Mais ces derniers, on se garde bien de les représenter...

Curieuse mentalité : le peintre dessine les forces bienveillantes sous les traits les plus féroces, et en contemplant ces tableaux inquiétants, effrayants, le fidèle trouve réconfort et apaisement !

Dans tous ces tableaux, le symbolisme est poussé. Le lotus, évidemment, joue un rôle central, soit que les dieux le tiennent entre les doigts, soit qu'une fleur géante leur serve de siège. Il est le symbole par excellence de l'évasion bouddhique, puisque le Buddha s'est épanoui en se dégageant de la fange du monde comme la fleur éclôt à la surface du marécage. La foudre, la dague rituelle, le nimbe sont signes courants. Plus étranges sont les monstruosité attribuées à

certaines divinités : huit membres, ou onze têtes, ou mille mains dont chacune a un œil dans la paume... Signes de la toute-puissance, de la vigilance, de la miséricorde.

Symbolisme des couleurs aussi, comme dans beaucoup de traditions picturales religieuses. Symbolisme des gestes, enfin, le plus complexe : des vingtaines de sentiments, d'états d'âme, de degrés de méditation, sont exprimés de façon précise par la position des mains et des doigts...

Les sujets centraux, leur genre, leurs symboles, tout cela est fixé par les canons, et le peintre qui les copie pourrait faire figure de simple artisan si son goût, son sens artistique, ne trouvaient à s'exprimer dans les fonds, les seconds plans, les à-côtés du tableau. Le Tibétain excelle dans ce domaine de la décoration. Il y démontre la sûreté de sa main, son sens de l'équilibre, la richesse de son invention, et un art inné de la couleur. Dans ces tableaux intellectuels et extra-naturels, il sait, par un arbre, par une source jaillissant du gazon, ramener la simplicité et la nature. Il sait aussi tirer parti de la ligne géométrique : volute, créneau, grecque. La vieille, la mystérieuse croix gammée est constamment reprise : souvent les croix sont liées entre elles par des lignes brisées qui les incorporent à une sorte de grecque dont l'effet est charmant.

La croix gammée et d'autres symboles chargés de mythe et de mystère... Un panthéon haut en couleurs... Est-il vrai que le Tibet soit bouddhique ? Non, certainement, s'il s'agit de la vie religieuse populaire, des cérémonies les plus visibles et les plus bruyantes. J'ai assisté à tous les rites d'exorcisme ou de crémation, j'ai suivi pendant des journées entières les danses sacrées des lama, j'ai vécu nuit et jour au couvent en y cherchant en vain une trace de la prédication du Buddha. Les cultes suivent des traditions magiques et ani-

mistes dont certaines sont nées sur sol tibétain dans le cadre d'une religion pré-historique, la religion Pon ; dont d'autres ont été importées de l'Inde et du Cachemire, ou semblent se rattacher aux pratiques des sorciers *shaman* de la Sibérie. Nous avons même noté, à propos de mariage, des courants plus lointains venus de l'Asie Occidentale.

Dans leur complexité, ces traditions offrent un champ d'étude encore en friche, ou presque. Pour l'historien et l'ethnographe, il y a là des problèmes passionnants dont la solution illuminerait notre connaissance de l'Asie Centrale. Mais, si je puis me permettre pareil jugement, nous nous trouvons là en présence de traditions primitives, et cet animisme et cette magie ne constituent pas des religions de valeur qui puissent jouer un rôle dans le monde en marche.

Le bouddhisme est bien autre chose. Or il est aussi présent. Peu visible, presque ignoré du peuple, méconnu même de la majorité des moines, il est là. Il a façonné l'histoire du Tibet, il a créé sa littérature et sa peinture, il a modelé ses chefs et son esprit.

Il est bien connu que le bouddhisme s'est divisé en deux grandes écoles : le Petit et le Grand Véhicules. Le bouddhisme tibétain appartient à un troisième mouvement : le Véhicule Mystique, où les Buddha sont représentés non plus comme des maîtres, mais comme des dieux qui exercent une sorte de protection sur leurs fidèles. Au lieu de s'élever lentement, par d'innombrables renoncements à travers d'interminables réincarnations, jusqu'à l'état de Buddha, on peut prendre un chemin de raccourci (l'image est celle des auteurs tibétains) qui permet d'atteindre immédiatement le nirvana. Ce chemin de traverse est celui de la mystique, celui qui consiste, par la contemplation, à savoir qu'on est foncièrement identique au Buddha suprême. Cette prise de conscience mystique et mystérieuse équivaut à la libération de la souffrance et de ce monde.

La base du culte des lama est une doctrine idéaliste qui affirme l'unité fondamentale de tout ce qui est. Les êtres vivants comme les choses ne sont que des aspects différents d'une seule réalité spirituelle. C'est la justification de la magie : les actes magiques peuvent influencer les êtres, puisqu'il y a unité par la base entre tous les êtres.

Des livres entiers ne peuvent pas rendre compte du bouddhisme dans sa variété et sa richesse. Quelques remarques ajoutées ainsi pour commentaire de la peinture tibétaine risquent de donner l'impression que je le juge sommairement. Qu'on me permette de dire mon respect pour cette religion, peut-être la plus haute qu'ait créée l'esprit humain.

Elle mérite respect par la profondeur de son analyse psychologique et philosophique. C'est une critique serrée du comportement humain et de la soif de vivre ; c'est aussi une étude approfondie du problème de la connaissance.

Elle le mérite par l'accent qu'elle met sur les problèmes capitaux. Sans s'égarer dans le ritualisme ou le légalisme, elle centre son intérêt sur la valeur de la destinée humaine, son sens et sa portée. Elle le mérite par la qualité des arts qu'elle a inspirés. En Inde et en Chine, à Ceylan, au Tibet et en Indochine, partout la civilisation bouddhique s'est imposée par sa beauté.

Pourtant, dans cette religion merveilleuse, une chose me manque : l'amour.

Non pas que le bouddhisme nie l'existence de l'amour, ni même l'ignore. « Comme une mère protège son enfant de son propre corps, le disciple du Buddha désire le bien de toutes créatures. » Il décrit un esprit de bienveillance illimité : vers le haut, vers le bas, dans toutes les directions. C'est une compassion élevée, spirituelle, universelle.

Mais ce sentiment, quel est donc son objet ? Ce n'est jamais un être supérieur. Dans aucun livre ni aucun culte je n'ai trouvé mention d'un amour qui serait dirigé vers un

dieu ou un Buddha. Le bouddhisme a pour but l'«extinction» du nirvana ; mais comment peut-on éprouver de l'amour pour ce « Rien », pour cet indéfini, qui n'est pas existence et qui n'est pas néant ?

Cette bienveillance n'est pas non plus centrée sur un homme, sur le prochain. En dernière analyse elle ne désire même pas le bien de cet autre. Elle est au service de celui qui l'éprouve, pour contribuer à l'établissement du « bilan » de sa vie morale.

Cette bienveillance, comme la pensée bouddhique tout entière, est dominée par la loi des causes et des effets ; elle est un calcul. Je vois encore le sourire las d'une doctoresse missionnaire quand ses patients faisaient allusion aux mérites qu'elle accumulait en les soignant dans les nuits d'hiver.

En affirmant que « tu es l'autre », en affirmant une unité essentielle entre tous les êtres, le bouddhisme en arrive à prêcher une compassion universelle, mais c'est une auto-compassion, c'est la pitié que je m'accorde à moi-même, puisque mon prochain n'est que moi-même.

Pareille attitude n'a aucune valeur constructive. Elle se contente en pratique de méditer sur la peine du monde, de s'emplir le cœur de bons sentiments, mais n'apaise pas la douleur d'une solitude personnelle, ne résout pas un problème social. Il lui manque ce caractère de *don* que seul peut conférer à l'amour humain l'amour total venu d'abord de Dieu. Il lui manque même cet élan et cette générosité qu'on trouve dans la philanthropie.

Egocentrique et a-sociale, telle est la caricature d'amour que nous propose le bouddhisme. Et ce n'est pas tout. Pour un bouddhiste avancé sur le chemin de l'illumination, la compassion n'est même plus une vertu : c'est une erreur, presque un mal ! Lorsque, pour la traduction du Nouveau Testament, nous avons cherché le terme qui serait le plus capable d'exprimer la charité chrétienne, les meilleurs connaisseurs nous

firent remarquer que ce terme même impliquait un degré inférieur d'évolution religieuse. Pour un bouddhiste, l'amour ne peut être qu'une étape : par lui, il faut supprimer la haine ; mais ensuite, à mesure que s'affine et s'élève la renonciation, il faudra supprimer l'amour parce qu'il attache, parce qu'il fait souffrir, alors que le seul but est d'éviter la souffrance par une indifférence suprême.

Qu'est-ce que le bouddhisme a *fait* au Tibet ? — Justement il se défend d'avoir rien fait. S'opposant radicalement à nos conceptions d'action et de progrès, il veut renoncer à toute activité. L'histoire est un cercle vicieux : ou bien on y tourne sans avancer, ou bien on réussit à s'en échapper pour atteindre l'immobilité. De même pour la société : la bêtise consiste à y graviter, la sagesse à s'en échapper. Aucune idée de développement, de marche en avant pour le monde et dans le monde. Jamais un bouddhiste tibétain n'a pensé à autre chose qu'à se retirer dans sa coquille. C'est l'école de la démission, du refus de s'engager.

Par delà sa peinture, son art éblouissant, c'est à ses fruits qu'il faut estimer le bouddhisme. Or il a oublié que, malgré toutes les idées qui peuvent nous illuminer, malgré la fascination de la mystique, rien n'égale en beauté la paternité de Dieu et la fraternité des hommes.

□ +  
□